

PAGE DES ENFANTS

LE SECRET DE MA TANTE ZEPHIRINE

(Vers à réciter.)

Ma pauvre tante Zéphirine!
Je la vois en fermant les yeux:
Les tout petits aiment les vieux;
Puis elle était notre voisine;
Je m'échappais à chaque instant
Pour aller la voir tricotant,
De sa main blanche, alerte et fine;
Ce n'était pas bien gai pourtant...
Ma pauvre tante Zéphirine!

Je la trouvais au coin du feu,
Dans ses vieux meubles de l'Empire
Où l'âme d'un passé respire,
Tricotant toujours, parlant peu;
Mais les sphinx dorés sous les gazes,
Les lyres d'albâtre, les vases
Et les tiroirs qui sentaient bon,
Tout me jetait dans les extases...
Et peut-être aussi le bonbon.

Vêtue en mère-grand, coiffée
D'un éternel bonnet de nuit,
Pâle, sombre, marchant sans bruit,
Pour moi c'était comme une fée.
Personne ne la venait voir;
Elle ne sortait de son ombre
Qu'une fois l'an, mais tout en noir,
Et ne revenait que le soir,
Encor plus pâle, encor plus sombre.

Et quand je demandais pourquoi?
—N'étant pas d'âge où l'on devine,—
Ma mère répondait: "Tais-toi!
C'est le secret de Zéphirine."

Je m'asseyais à ses genoux,
Lisant un livre où l'on s'applique,
Sentant sur moi le poids si doux,
De son regard mélancolique;
Elle abandonnait son tricot
Et restait là, sans dire un mot,
Sans bouger, comme inanimée,
Sans m'embrasser même, et pourtant
Pourquoi donc, moi, l'aimais-je tant
Et m'en sentais-je tant aimée?

Parfois, je bâillais... un peu fort
Quand j'étais lasse de me taire;
Elle, comprenant mon effort,
Ouvrait la commode au mystère,
Cette commode d'acajou ...
Dont les tiroirs sentaient les roses,
Elle en tirait un vieux joujou
Du milieu de beaucoup de choses,
En me disant: "Prends-en bien soin."
Et j'allais jouer dans un coin
Avec ce vieil objet à franges,
Usé, terni, sans forme et laid,
Mais magnifique, il me semblait...
Les enfants ont des goûts étranges.

D'autres jours dont je me souviens,
Quand j'entraï, elle disait: "Viens!
(Sa figure était singulière.)
Viens nous amuser, si tu veux."
Puis elle arrangeait mes cheveux.

Et m'habillait à sa manière
D'anciens chiffons tirés aussi
De l'inépuisable commode;
Et, lorsque j'étais faite ainsi,
Les bras nus, à la vieille mode,
Elle disait: "Dis-moi: maman"
Et me suivait obstinément
De cet œil sec, rouge et qui brille
Des gens qui pleurent en dedans,
Et murmurait entre ses dents:
—Ma fille! ma fille! ma fille!...

Mais quand je demandais pourquoi?
—N'étant pas d'âge où l'on devine,—
Ma mère répondait: "Tais-toi!
C'est le secret de Zéphirine."

Jours qui ne devaient pas finir!
A quel prix le bonheur s'achète!
Que de pleurs pour un souvenir,
Fleur d'adieu que le temps nous jette!
Un matin, ma mère me prit,
Entra chez elle, ouvrit sa porte...
Ma tante dormait sur son lit,
Et l'on me dit qu'elle était morte!
Moi, je pleurais, mais sans penser
Que la mort était si cruelle;
Et comme alors, pour l'embrasser,
Ma mère se penchait sur elle,
Je vis à son cou le portrait
D'une enfant qui me ressemblait...
Je suis à l'âge où l'on devine,
Maintenant je sais son secret...
Ma pauvre tante Zéphirine!

Edouard Pailleron.

Causerie

Au pays des Chrysanthèmes

Mes chers petits amis; nous allons si vous le voulez bien, causer un peu des frêles habitantes d'un lointain pays, au-delà des mers, de leurs coutumes et des événements dont est composé leur modeste existence. Petite fille ou jeune femme, la Japonaise ne varie guère, car dès la première enfance, avec son long Kimono et ses cheveux relevés, elle a déjà les allures d'une grande personne, et en revanche lorsqu'elle est épouse et mère de famille, elle conserve un je ne sais quoi d'enfantin et d'innocent dans l'expression et l'attitude. La petite Japonaise a un vrai culte pour ses poupées, culte qui est encouragé par l'Etat même, car une fois par an, on célèbre avec grande

pompe la fête des poupées. Alors, dans les maisons des riches "Samuraïs", les invités sont conduits dans une salle à part, où sont rangées des centaines de poupées richement habillées. Je ne suppose pas que ces "joujoux" aient la grâce des "bébés jumeaux" des fillettes parisiennes, néanmoins, elles sont aimées et choyées au possible par leur petite maman japonaise. Outre la fête des poupées, il y en a plusieurs autres dans l'année, qui prouvent combien est poétique au fond l'âme du Nipponien. Au printemps a lieu la fête des Cerisiers en fleurs, et à la fin de l'automne celle des Chrysanthèmes. A ces deux occasions le Mikado et l'Impératrice convient tous leurs sujets à un grand "garden party" donné dans les jardins du palais, afin d'y admirer, soit les fleurs neigeuses du cerisier, ou bien les corolles multicolores, de l'emblème patriotique par excellence: la chrysanthème. N'oublions pas deux autres fêtes, celle des ancêtres, et celle des enfants morts prématurément. Les âmes de ces derniers sont supposées revenir sur terre une nuit dans l'année — jolie pensée, et consolante pour les mères affligées. La Japonaise se marie généralement entre quinze et dix-huit ans. Le mariage est conclu entre les parents des deux côtés, et c'est seulement à l'occasion de ses fiançailles, que la jeune fille voit son futur époux pour la première fois. Ce jour-là elle est sensée lui présenter le thé les yeux baissés, et c'est alors qu'elle jette un furtif regard vers celui qui sera dorénavant son seigneur et maître. Une fois mariée, la plus dure épreuve de la Japonaise est la soumission complète envers les parents de son mari; et si la belle-mère est querelleuse et acrimonieuse, le fils est souvent influencé contre son épouse qu'il renvoie chez elle.